

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**187-188 | 2008**

**Miroirs transatlantiques**

---

## Les voyages des cultural studies

Erik Neveu

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29311>

DOI : 10.4000/lhomme.29311

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 315-341

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Erik Neveu, « Les voyages des cultural studies », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29311> ; DOI : 10.4000/lhomme.29311

---

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=LHOM&ID\\_NUMPUBLIE=LHOM\\_187&ID\\_ARTICLE=LHOM\\_187\\_0315](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0315)

---

## Les voyages des cultural studies

par Erik NEVEU

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 315 à 341

---

Pour citer cet article :

—Neveu E., Les voyages des cultural studies, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 315-341.

---

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Les voyages des *cultural studies*

Erik Neveu

LA REVUE *Critique* publiait en 1992 un compte rendu de Thomas Pavel, intitulé « Les études culturelles : une nouvelle discipline ? »... une nouveauté dont les œuvres fondatrices remontent tout de même aux années 1970, même à 1957 pour *The Uses of Literacy* de Richard Hoggart. Mais il faut convenir que ce compte rendu revêtait pour la France un caractère presque prophétique, puisqu'il faudra attendre le passage du millénaire pour voir se développer dans le monde académique français journées et colloques sur les *cultural studies* et leurs déclinaisons et connexions (*postcolonial studies*, *gender studies*, *queer studies*).

Dans un numéro dédié aux circulations des savoirs et aux malentendus qui les accompagnent, la présente contribution se fixera sur les translations dans l'espace académique d'un ensemble de recherches aux contenus changeants regroupées sous le label de *cultural studies*. Elle s'organise autour de trois traversées : une première partie revient sommairement sur l'émergence de ces recherches en Grande-Bretagne, en soulignant le fait que les *british cultural studies* ont paradoxalement fortement emprunté à des auteurs et courants de recherche français sans pour autant que leurs acquis retraversent la Manche ; dans un deuxième temps, ce récit de voyage académique suivra la traversée de l'Atlantique des travaux britanniques, leur réception et leurs usages en Amérique du Nord ou, tout en se métamorphosant, ils recomposent la tradition plus ancienne des *american studies* ; l'ultime traversée sera celle, en sens inverse cette fois, de l'Amérique vers l'Europe où les *cultural studies* essaient au cours des années 1990 dans un grand nombre de pays, non sans rencontrer une seconde fois, une forte réticence en France.

*Les Voyages de Gulliver* ou *Les Lettres persanes* en sont de beaux exemples : les récits de voyage peuvent aussi comporter une « morale », inviter à une meilleure compréhension des singularités nationales. Le succès planétaire des *cultural studies* doit beaucoup à leur fécondité. L'impulsion venue de Grande-Bretagne a fait entrer dans l'horizon des objets pensables par l'Academia, les pratiques cultu-

relles populaires, les cultures médiatiques. Elle a valorisé l'importance des paramètres de genre, de génération, d'identités ethniques contre un pouvoir explicatif trop exclusif des variables de classe. Elle a renouvelé les méthodologies à travers les études de réception qui s'épanouissent dans les années 1980 et 1990. Mais, s'il y a de bonnes raisons scientifiques de rendre compte d'un succès planétaire, se fixer sur cette seule explication cautionnerait une vision bien naïve de la circulation des idées. Le développement exponentiel de l'aire d'influence de ces recherches ne s'est-il pas accompagné de leur routinisation dans une « science normale », voire du succès de textes ou de gourous prenant de grandes libertés avec les critères normaux de la recherche ? Voir dans la seule force des idées justes les clés d'un succès serait confondre le normatif et le social, le fonctionnement théorique d'un champ scientifique bien institutionnalisé (Bourdieu 2001), régi par le contrôle croisé de savants ayant acquitté leur ticket d'entrée dans un univers organisé par un accord minimal sur des protocoles d'enquête, des modes de validation des résultats, l'organisation d'une discussion en forme de contrôles croisés, et l'organisation sociohistorique réelle d'une série d'espaces académiques nationaux et disciplinaires. Pierre Bourdieu est ici un bon guide de voyage quand il rappelle que « le sens et la fonction d'une œuvre étrangère sont déterminés au moins autant par le champ d'accueil que par le champ d'origine », et précise que « très souvent, avec les auteurs étrangers, ce n'est pas ce qu'ils disent qui compte, mais ce qu'on peut leur faire dire » (2002 : 5). C'est considérer que rendre compte des voyages d'une théorie suppose aussi d'examiner la situation et les motivations des importateurs, l'état des dispositifs institutionnels du monde académique qui permettent, filtrent, refoulent, trahissent, enrôlent les importations théoriques.

## “Made in UK”

Les *cultural studies* constituent une approche des productions culturelles et une interdisciplinarité institutionnalisée inséparable de l'histoire intellectuelle et politique, de la structuration des institutions académiques en Grande-Bretagne. On en proposera pas ici la généalogie détaillée<sup>1</sup>, mais quelques repères essentiels sur leur définition, méthodes et objets, en se fixant en ce domaine sur ce qui peut être le plus propice à comprendre les démarches d'importation, de détournement, de protectionnisme théorique dont la dynamique est le fil de ce numéro.

### Les ingrédients d'une formule

S'il fallait cadrer, pour un lecteur peu familier de ces recherches, ce que sont les *cultural studies*, trois repères pourraient en donner une approximation. Il s'agit avant tout d'un regard sur les pratiques culturelles – au sens large, anthropologique – et styles de vie des classes populaires. Dans le texte fondateur qu'est

1. Voir le chapitre premier de notre « Introduction aux *cultural studies* » (Mattelart & Neveu 2008), et pour une analyse plus fouillée Brantlinger (1990).

*La Culture du pauvre* (cf. Hoggart 1957), pareille exploration passe par un examen des « décors » de la vie domestique, de la sociabilité populaire, par une exploration des manifestations du « réalisme » populaire, des cadres d'une « bonne vie » (espace du foyer, chorales). La structure même du livre, opposant l'ordre ancien des pratiques aux bouleversements de l'après-guerre, suggère aussi une attention à l'histoire, tout simplement à la nécessité de comprendre les changements sociaux qu'ouvrent le *welfare state* et les Trente glorieuses. La référence à un « regard sur » les cultures populaires veut aussi souligner une posture : celle d'une observation du social par le bas, d'une disposition compréhensive à l'égard des groupes populaires, et donc de la valorisation d'outils adaptés à ces visées (histoire orale pour Edward Thompson [1963], ethnographie pour Paul Willis [1977]).

Il s'agit ensuite d'une approche doublement politique. Les questionnements de la plupart des fondateurs de la première génération (Hoggart, Williams, Thompson, Hall plus tard) sont indissociables d'appartenances au parti communiste de Grande-Bretagne, à la gauche travailliste, ou à des mouvements d'éducation populaire. Les pères fondateurs interrogent le monde pour le changer. Ils empruntent – spécialement pour Thompson et Hall – à un appareil conceptuel marxiste qu'ils veulent dé-dogmatiser<sup>2</sup>. Mais les cultures populaires sont aussi questionnées dans une démarche que Jean-Claude Passeron désignerait comme « culturologie externe » (Passeron & Grignon 1989). Il ne s'agit pas seulement de penser leur cohérence, le « système » culturel propre à tel sous univers populaire, mais d'examiner le rôle de ces cultures dans une problématique du pouvoir : sont-elles des vecteurs de résistance, les grains de sable dans la machinerie de la domination, ou contribuent-elles à la perpétuation de l'ordre social ? Les travaux de l'historien Edward P. Thompson (1963, 1975) sont très représentatifs de ces problématiques lorsqu'il se penche sur les ambivalences des sociabilités paroissiales ou du mutualisme dans la constitution d'une classe ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle, sur les pratiques de braconnage et le vol de bois au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les *cultural studies* sont enfin un espace interdisciplinaire. Leurs promoteurs sont au départ plutôt des « littéraires » désireux de combattre le légitimisme en transportant sur des objets tenus pour indignes (romans photos, littératures populaires, jazz) des méthodes d'analyse venues des études littéraires. Cette posture les pousse à réaliser des emprunts théoriques au-delà des humanités, vers la sociologie, vers les paradigmes structuralistes plus tard. La présence du couple Thompson introduit aussi une attention structurante au poids du passé. Inscrit en quelque sorte dans la carte d'identité des *cultural studies*, ce refus des provincialismes disciplinaires connaîtra de nouveaux développements dans les années 1990.

Si les éléments évoqués ici définissent une forme de code génétique des *cultural studies*, il faut aussi pour les comprendre en percevoir le processus d'expansion, la destinée en forme de « *success story* académique ». Institutionnelle-

2. Sur le rapport des intellectuels britanniques à cette variante d'outre-Manche d'une nouvelle gauche, voir Kenny (1995).

ment, ces recherches partent des périphéries du système académique britannique (institutions de formation des adultes, *open university*, *polytechnics*). Le Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS), créé à Birmingham en 1964, ne se situe pas au départ dans la plus prestigieuse des universités britanniques ; il se contente longtemps d'un statut d'enclave dans un département de littérature. Une génération de jeunes universitaires (Brunsdon, Critcher, Frith, Gilroy, Hebdige, Hobson, Jefferson, Mc Robbie, Morley, Willis) parviendra en vingt ans à faire basculer l'interdiscipline d'un avant-gardisme marginal vers une double consécration scientifique et institutionnelle. Ils le feront pour avoir réussi la combinaison rare qu'est un parti pris de subversion des objets et des méthodes, politiquement inspiré, mais se soumettant à la logique des contrôles croisés et de la discussion propre au champ scientifique. Ils y parviendront aussi paradoxalement non pas malgré mais grâce à des politiques thatchériennes plus inspirées par la rationalisation libérale de l'université que par le soutien aux recherches critiques. La promotion de la plupart des *polytechnics* au rang d'universités de plein droit va, pour les meilleurs d'entre eux, les intégrer dans le système universitaire. Et ce sont jusqu'aux politiques de compression de postes qui auront pour effet – à travers des expatriations davantage subies que choisies – de transformer tant des figures majeures que des universitaires de base, en missionnaires des *cultural studies* en Australie et aux États-Unis.

L'expansion est aussi celle des objets. Il est tentant de suggérer en 2008 que la question la plus simple à régler est désormais de donner la brève liste des objets sur lesquels les *cultural studies* n'ont pas de revendication de juridiction. Mais le processus fut d'abord celui d'une expansion en tâche d'huile non dépourvue de logique. Explorer empiriquement les cultures et identités ouvrières et populaires a conduit à un dépassement de la polarisation sur la classe, à une attention inédite aux clivages de génération (Hebdige 1979), aux identités de genre (Women's Studies Group 1978), aux appartenances ethniques (Center for Contemporary Cultural Studies 1982)<sup>3</sup>. La prise en compte des pratiques culturelles quotidiennes fit entrer au catalogue des objets analysés la télévision (Williams 1974), le rock (Frith 1978), la mode (Mc Robbie 1998), la publicité. Ces évolutions en dévoilent une autre, désignée par le label vague de « tournant ethnographique »<sup>4</sup>. Le terme pointe une évolution objectivable des travaux. À partir de la fin des années 1970, des études comme celles de Brunsdon & Morley (1978, 1999) sur le programme d'information télévisé *Nationwide*, ou de Ang (1985) sur la fiction *Dallas*, s'emploient à « opérationnaliser » les mécanismes de perception et de décodage pressentis par Hall (1973) dans un article

3. Il faudrait prendre appui sur une histoire comparée des modes d'insertion des populations colonisées et immigrées dans la métropole, pour montrer combien une partie des populations noires issues du Commonwealth a pu développer tôt en Grande-Bretagne des formes d'autonomie culturelle (espaces de sociabilité, clubs musicaux) bien supérieures à celles observables en France, et par là capables de peser davantage sur les pratiques culturelles des jeunes Britanniques (Hebdige 1979). Le roman de Colin McInnes, *City of Spades* (1957), en donne un bon aperçu.

4. Voir Mattelart & Neveu (2008 : chap. III).

de référence. Les « études de réception » vont fleurir, apportant une énorme moisson de monographies qui cartographient la diversité des réceptions d'un grand nombre de biens culturels, les effets de filtre des différences de génération, de classe, de genre et d'orientations sexuelles, d'identité ethnique. Le label « ethnographique » suggère toutefois deux remarques. La première est de relever que ni Hoggart ni même Thompson avec l'histoire orale n'avaient attendu ce faire-part pour passer aux travaux pratiques. La seconde serait de noter l'hétérogénéité des techniques d'enquête fédérées par l'adjectif ethnographique. Le stimulant livre de Ien Ang sur *Dallas*, qui constitue un jalon de ce cours nouveau, repose sur l'analyse de courriers envoyés par des téléspectateurs, matériau qui suggère une définition large et assez textualisante de l'ethnographie...

### Le poids des importations continentales

Les architectes des *cultural studies* ont été de grands importateurs et bricoleurs d'outillage théorique. Ce commerce s'est matérialisé en des emprunts, souvent assez superficiels, à la sociologie interactionniste de Chicago, aux théories du *labelling* et de la déviance d'Howard Becker. On trouverait la trace de quelques emplettes en Italie, chez Antonio Gramsci massivement, subsidiairement chez Umberto Eco, de recours à la première école de Francfort pour l'Allemagne.

En parlant, avec quelque agacement, de l'importance de la « ligne Paris-Londres », Raymond Williams désignait la dynamique principale d'importations théoriques. Des chercheurs français ont joué un rôle important dans l'inspiration d'une tradition de recherche typiquement britannique, superbement ignorée en France. Ces emprunts ont concerné au premier chef Louis Althusser, parce qu'il contribuait – comme Gramsci – à des tentatives de renouvellement du marxisme, questionnait le fonctionnement des « appareils idéologiques », des processus d'« hégémonie » auxquels les Britanniques étaient très attentifs. La fréquence des citations d'Althusser doit sans doute aussi à ce que son invocation était en élégances théoriques l'équivalent de la haute-couture française en matière vestimentaire. Les importations ont aussi puisé du côté du structuralisme avec les travaux de Roland Barthes, sollicités par Stuart Hall sur des études de publicité. Elles concernent aussi ceux qui en France s'employaient à problématiser la culture au quotidien : Michel de Certeau, le premier Jean Baudrillard. De façon surprenante – si l'on s'en tient du moins aux sommaires des premières années d'*Actes de la recherche*, aux questionnements théoriques de *La Distinction* et à leur date de formulation – Bourdieu est peu présent dans ces importations.

Ces dynamiques d'importation suggèrent deux questions. Comment rendre compte du privilège ainsi donné aux travaux français ? La culture littéraire d'une partie des fondateurs a stimulé un tropisme vers un monde académique produisant en ce domaine des théories réputées sophistiquées. Pour une fraction d'intellectuels triplement dominés – du fait de la moindre place de ce que Margaret Thatcher appellera les « chattering classes » dans le monde britannique, mais aussi de leur situation de « boursiers » et de relégués dans les périphéries de

l'Academia – le prestige, plus ou moins enchanté, de l'intellectuel français constituait un modèle de référence. L'image d'avant-gardisme politique, consolidée par l'effervescence créatrice du « moment structuraliste » et des années 1968 ont pu aussi jouer un rôle attractif. Le réalisme oblige à ajouter que le poids intellectuel français doit aussi au manque de concurrence. Les sciences sociales américaines sont dominées jusqu'aux années 1960 par le positivisme, un fonctionnalisme scientifiquement naïf et politiquement conservateur. Elles sont fortement sollicitées chez des sociologues britanniques dont les *cultural studies* combattent précisément l'indifférence aux cultures populaires. Quant à l'Allemagne, autre pourvoyeuse de *grand theory*, elle n'est pas alors, pour des raisons où se combinent cicatrization des souvenirs de la guerre et situation des échanges académiques, en état de constituer un marché théorique significatif, ce dont atteste la traduction très tardive (1991) de *L'Espace public* d'Habermas en anglais.

Mais les questions que posent ces pratiques d'importation tiennent aussi à leur sélectivité. On a souligné l'absence de Bourdieu. L'énigme se résout, comme le montre Loïc Wacquant (in Calhoun, LiPuma & Postone 1993), à la lumière d'une sociologie des conditions internationales de circulation des théories dans un espace académique doublement fractionné en cultures nationales et en sous-disciplines. Lorsqu'il est reconnu, Bourdieu est perçu en Grande-Bretagne dans les années 1970 comme un ethnologue de l'Algérie, un sociologue de l'éducation, pas comme un contributeur aux études culturelles<sup>5</sup>. Cosignant avec Nicholas Garnham<sup>6</sup>, Raymond Williams (1980) alertera d'ailleurs la communauté académique britannique sur les coûts de cette méconnaissance. Mais la logique des reconnaissances et méconnaissances s'éclaire aussi par ce qu'on nommera la « loi de Morley ». Acteur majeur du centre de Birmingham, David Morley observe que ses publications sur les contenus et la réception du magazine d'information britannique *Nationwide* sont lues et utilisées par un lectorat international qui n'a aucune idée de la nature précise de cette émission et se trouve par là porté à en retenir les énoncés les plus abstraits, souvent déconnectés du matériau empirique qui leur donne sens :

« Pour le dire brutalement, des niveaux plus élevés d'abstraction (la "théorie") peuvent être vendus de façon plus extensive, et non uniquement dans un cadre national spécifique, et dès lors tendent simultanément à des niveaux plus élevés de profitabilité pour l'éditeur et à une réputation élargie pour le théoricien. Bref, c'est la "théorie" qui voyage le mieux » (Morley 1993 : 3).

On comprend pourquoi le Barthes de *S/Z* ou du *Système de la mode* a plus de chances de franchir la Manche que les *Mythologies* de l'abbé Pierre ou la margarine Astra, pourquoi une fascination existe pour Althusser, Derrida ou Ricœur

5. Sa bibliographie systématique (Delsaut & Rivière 2002) montre que les traductions anglaises de *Un art moyen* (1965) et *L'Amour de l'art* (1966) datent seulement de 1990, alors que *La Reproduction*, publiée plus tard (1970), est disponible en anglais dès 1977.

6. Chercheur relevant du courant de « l'économie politique » des médias, et à ce titre critique du peu d'attention des *cultural studies* aux logiques de l'économie des productions culturelles.

plus tard. Symétriquement, la réception tardive et partielle de Bourdieu, le peu d'impact des précurseurs français de l'histoire culturelle doivent aussi à ce que leurs théorisations sont enracinées dans des terrains français, se prêtent malaisément à cette variante académique du raffinage qui filtre des essences conceptuelles à partir de travaux nés de l'enquête et de l'archive.

### **One way only**

L'asymétrie des circulations intellectuelles trans-Manche (Neveu 2002) peut éclairer celle – à venir – des échanges et ignorances transatlantiques. En prenant comme point de repère les années 1980, où le CCCS de Birmingham a donné le meilleur et le plus gros de ses contributions, le bilan est d'une grande simplicité : les travaux de Birmingham ne repassent pas la Manche. Si grâce à Bourdieu, Passeron et *Actes de la recherche*, deux livres de Hoggart sont traduits (1970, 1991), ainsi que des fragments de textes de Williams, Willis et Thompson, si les historiens de l'École des hautes études en sciences sociales contribuent à la traduction d'un unique livre de ce dernier (Thompson 1963), c'est bien davantage l'ignorance qui domine. Aucun des livres de Williams, Hall, Hebdige, Morley, Brunson, Willis, n'est accessible en français, guère plus d'articles, les premières traductions en ce domaine intervenant dans *Réseaux* au milieu des années 1990.

Comment expliquer cette situation ? On la doit à un *dirty little secret* désormais bien éventé : l'étonnant et durable mélange de suffisance intellectuelle et de provincialisme de nombreux secteurs du monde académique français. Lire des textes en anglais n'est pas une compétence généralisée chez les universitaires d'alors. Mais, même lorsque cette compétence existe, elle trouve ici de nombreux alibis pour ne pas s'exercer. Est-il utile de lire des gens qui viennent faire leur marché théorique chez nous et sont donc nos épigones ? Puisqu'ils ne sont ni à Oxbridge, ni à la London School of Economics n'est-ce pas l'indication qu'il s'agit de seconds couteaux ? Un corpus de textes qui fait voyager dans les *Penny arcades* et parle du quotidien des ouvriers britanniques se heurte par ailleurs à toute une série de filtres : celui du légitimisme dans la définition des objets, de l'indifférence ou de l'incompréhension que crée la méconnaissance. Et Soho ou Wigan n'ont même pas la ressource d'exotisme qui compenserait cela. En ces années-là, les anthropologues ont encore quelques crédits de recherche. Ils explorent les systèmes politiques des hautes terres de Birmanie ou la structure des paris sur les combats de coqs à Bali, sujets perçus comme à plus forts potentiels d'exotisme ou de sophistication théorique que les *mods* à scooters.

Mais d'autres facteurs expliquent cette non-réception. Le premier tient à la structuration disciplinaire de l'université française. La place y est prise ! L'observation n'explique pas la faiblesse d'un commerce intellectuel ; elle désigne l'impossibilité de réaliser, comme en Grande-Bretagne, l'institutionnalisation d'une interdiscipline sur des jachères académiques. Barthes et la revue *Communications* sur un versant sémiologique, Bourdieu et les contributeurs d'*Actes* sur un versant sociologique explorent certes des objets comparables (cultures médiatiques, consommations culturelles, styles de vie). Par leur indétermination disciplinaire,

Barthes et les chercheurs fédérés par *Communications* étaient sans doute les mieux disposés à être les entrepreneurs d'une opération comparable à celle des *cultural studies*. Marqués par un *habitus* et des méthodes de « littéraires », leurs tropismes n'allaient ni vers la Grande-Bretagne ni vers les sciences sociales. Et s'ils eurent une stratégie d'implantation dans des institutions périphériques de l'université... ce fut dans l'enclave dorée de l'École pratique des hautes études, peu susceptible d'être la tête de pont d'un réseau. Du côté d'*Actes*, les chercheurs associés à Bourdieu s'inscrivent nettement dans une discipline, des paradigmes (durkheimien, weberien). Et cette domiciliation conduit à suggérer, pour y revenir plus tard, qu'il peut aussi y avoir de fortes raisons épistémologiques à certaines réticences. Trop de contributions des *cultural studies*, dès cette époque, portent la marque d'une rigueur sociologique superficielle, identifiant parfois cette discipline aux versions non dogmatiques du marxisme. Centrées sur les cultures populaires, ces recherches n'échappent pas toujours aux pièges combinés du misérabilisme et moins encore à ceux du populisme (Passeron & Grignon 1989).

Un ultime élément de compréhension d'une incompréhension tient sans doute aux différences d'articulation entre engagement politique et travail scientifique. Si les *cultural studies* d'alors sont un des exemples rares où une forte motivation politique critique est le moteur de vraies avancées scientifiques, c'est, entre autres, que leurs promoteurs sont à la fois – pour des raisons biographiques ou militantes – en prise sur les mondes populaires qu'ils explorent et libérés de l'inhibant surmoi intellectuel qu'est le statut de membre ou de compagnon de route du parti communiste. Nombre d'intellectuels français des années 1950-1980 ne furent pas moins engagés à gauche, mais dans des conditions où les figures du savant et du politique s'articulaient tout différemment. Tantôt des orthodoxies marxistes inhibent l'inventivité du chercheur, laissant par exemple au Parti ou au groupuscule un monopole de production du discours sur ce qu'étaient les mondes et pratiques ouvrières. Plus souvent, les figures du militant et du chercheur se déconnectent plus qu'elles ne se fécondent. Tout cela rendait improbable tant l'émergence de figures à la Williams-Hoggart que la valorisation de leurs apports<sup>7</sup>.

## La traversée de l'Atlantique, version ouest

L'expansion des *cultural studies* s'est traduite par leur acclimatation en Amérique du Nord, spécialement aux États-Unis, où elles ont pris dans les années 1980 une importance considérable. Ce développement doit une partie de son impulsion au rôle de passeurs : il s'est agi d'universitaires américains comme James Carey, ou Lawrence Grossberg. Passé par Birmingham, ce dernier sera l'initiateur d'un colloque de référence à l'Université d'Urbana-Champaign dans l'Indiana (Grossberg, Nelson & Treichler 1992). La situation du monde académique

7. La position marginale d'un Michel Verret, sociologue du monde ouvrier issu d'un milieu populaire, en serait une confirmation.

britannique a également pesé dans ces dynamiques. La médiocrité des perspectives de carrière dans le contexte des années Thatcher, le différentiel de perspectives professionnelles avec les États-Unis aboutirent à l'expatriation d'un certain nombre de figures réputées des *cultural studies* britanniques, tel Dick Hebdige, vers les États-Unis, mais aussi l'Australie ou l'Asie du Sud-Est.

### Pièces et motifs de la mosaïque culturelle

Au-delà du rôle de passeurs, la métaphore des *cultural studies* comme entreprise académique invite à raisonner en termes de croissance « externe ». Si les *cultural studies* se sont bâties en Grande-Bretagne à la fois à partir d'institutions périphériques du monde académique et par l'installation d'une interdiscipline sur des objets-jachères négligés par les disciplines établies, le processus relève plus aux États-Unis d'une logique d'OPA sur des secteurs académiques déjà organisés, à condition de préciser que la métaphore laisse ouverte la question du sens de cette prise de contrôle. Elle relève sans doute moins d'une adoption nord-américaine des paradigmes et démarches promus à Birmingham que de la sollicitation d'un label plastique<sup>8</sup> dans des logiques de réorganisation propres au monde académique américain.

Sans remonter aux origines de ce monde académique, un repère peut être pris aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. C'est alors que se structure dans les universités le réseau des *american studies*. Il fédère ce qu'on désignerait en France comme les recherches sur la « civilisation française », le *Landeskunde* en Allemagne. L'histoire, l'étude des productions culturelles légitimes (littérature, arts), mais aussi la muséographie, le folklore et l'anthropologie constituent les points d'ancrage de ce qui ressemble déjà à une interdiscipline souple puisque celle-ci ne remet pas en cause les « départements » et disciplines préexistantes. Une revue, *American Quarterly*, est lancée en 1949, une association, American Studies Association, se crée à l'échelon fédéral en 1951<sup>9</sup>.

C'est en large partie à ce réseau que va se superposer à partir des années 1980 un label « Cultural Studies ». L'importation de questionnements, textes et concepts élaborés en Grande-Bretagne peut s'expliquer tout d'abord par sa convergence avec des enjeux pratiques et théoriques que la dynamique de la société américaine met à l'ordre du jour dans le contexte critique des années « mouvement » (Grandjon 1985) sur la question des rapports sociaux de sexe, de la culture. Il faut cependant isoler dans ces mobilisations des années 1960-1970, le rôle et la marque du mouvement pour les droits civiques. Elles placent les

8. On peut interpréter une part de la mobilité des *cultural studies*, notamment dans leur retransmission de l'Atlantique, parce que « certains auteurs particulièrement élastiques circulent très bien. Les grandes prophéties sont polysémiques, c'est une de leurs vertus et c'est pour cela qu'elles traversent les lieux [...]. Les penseurs à grande élasticité sont pain bénit, si je peux dire, pour une interprétation annexionniste et pour les usages stratégiques » (Bourdieu 2002 : 5).

9. Voir son site : <http://www.georgetown.edu/crossroads/asainfo.html>. Beaucoup de ressources documentaires sur les *american studies* sont disponibles sur <http://www.wsu.edu/~amerstu/tm/>.

questions des minorités, de l'ethnicité et de l'identité dans une position centrale et par conséquent donnent légitimité à une grande variété de recherches autour de ces questions. Le véritable catalogue d'*ethnic* et de *minorities studies* qu'on peut observer dans et à partir du monde académique américain suscite parfois étonnement ou commentaires caustiques. Il est aussi, d'abord, le double témoignage de la centralité d'un enjeu politique et scientifique, de la levée d'une série d'interdits.

L'importation transatlantique de cet armement conceptuel s'inscrit aussi dans une séquence sociologiquement assez banale de lutte au sein du champ académique entre établis et *outsiders*. Dans cette lutte, les « entrants » soulignent avec force combien la vision dominante des études américaines repose sur un implicite consensuel : il existe une culture, une mentalité américaine, mais construite sur le refoulement des minorités, des dissonances, sur la sous-évaluation des pratiques et expériences populaires, féminines/féministes, des groupes ethniques non *wasp*. La démarche de cette génération d'universitaires critiques est donc à la fois de déplacer l'attention vers ce qui fait *dissensus* dans la société des États-Unis et d'en souligner la nécessité pour mener à bien l'aménagement d'un autre outillage théorique. Celui-ci emprunte aux exercices d'exégèse virtuose à partir des concepts marxistes et marxien. Il sollicite de grands noms de la *social theory* ou de l'analyse littéraire. Si ces démarches accouchent, on le verra, de beaucoup de théoricismes, elles enfantent aussi tout un ensemble de travaux novateurs et stimulants sur les Amériques refoulées du populaire, du féminin, des minorités visibles. Elles élargissent considérablement la palette des pratiques culturelles sur lesquelles s'investit le monde académique.

La dimension engagée et critique des *british cultural studies* est aussi une des raisons de leur attrait. Sans qu'il y ait ici à faire la part des engagements sincères et des coups tactiques, leur importation permet aussi de réaffirmer la vocation remise en cause d'une interdisciplinarité, de revendiquer un dessein d'intervention politique et sociale, de mettre en cause les frilosités bienséantes des *american studies*.

Comme le souligne T. V. Reed dans une mise au point historique :

« *Cultural studies* est un terme commode pour décrire la coalescence d'interdisciplines comme les *ethnic studies*, *women's studies* et les *bi/gay/queer studies* avec divers courants poststructuralistes en littérature. Aux États-Unis, le terme semble traduire le désir de combiner le tournant "textualiste" de beaucoup de théories récentes avec un plus grand respect pour les approches sociologiques et ethnographiques [...]. Il est aussi parfois utilisé pour désigner une nouvelle alternative interdisciplinaire au travail traditionnel des humanités ou des sciences sociales, une alternative qui s'appuie sur les forces d'un nouveau personnel académique, sur et par des groupes sociaux jusque-là marginalisés »<sup>10</sup>.

Non sans parentés avec ce qui s'est observé en Europe, les *cultural studies* fonctionnent comme vecteurs de connexion, corpus de références et d'œuvres qui deviennent un langage commun entre disciplines. La question peut être posée de savoir si ce langage ne s'est pas souvent réduit à des mots de passe et à des

10. Cf. : <http://www.wsu.edu/~amerstu/tm/>.

syntagmes à la mode. Il a cependant produit une visibilité, une circulation d'œuvres au-delà de leurs disciplines d'origine qui a pu ouvrir des possibilités inédites d'échanges entre spécialités universitaires. Les *cultural studies* ont promu des auteurs, des questionnements qui constituent les motifs fédérateurs du mouvement. On leur associera l'attention à la fluidité et la diversité des identités, aux styles de vie et constructions identitaires des groupes dominés, à la réévaluation de l'importance du genre, du sexe. Elles auront aussi suscité de nouvelles explorations des gestes ordinaires de la consommation des biens matériels et culturels, mettant en doute la passivité et l'impuissance des usagers. Elles auront encore contribué à rendre attentifs aux formes de présence du passé (colonial et impérial en particulier) dans le présent.

Mais ces « motifs », comme ceux d'une mosaïque, ne sont visibles qu'au prix d'un recul. C'est là une autre tendance, plus puissante, centrifuge cette fois. Si l'influence des *cultural studies* a recomposé les motifs qui structurent la mosaïque en changeant les pièces, elles n'ont, pas plus que les *american studies*, réussi à dépasser l'éparpillement en une foule de sous-disciplines. Le complexe *afro-american studies*, *hispanic studies*, *chicano studies*, *women's studies*, *queer studies*, *lesbian studies*, *postcolonial studies*, *subaltern studies*, *disabilities studies*, *cultural heritage studies* se substitue à une mosaïque antérieure plus marquée par le folklore, la musicologie, la littérature classique. Mais la dispersion demeure. François Cusset restitue le versant institutionnel de cette dilution intellectuelle en relevant que si les *cultural studies* sont les « reines des bibliothèques », c'est :

« Sans avoir l'assise institutionnelle qu'ont les sous-champs identitaires : s'il y a maints programmes d'études ethniques ou sexuelles aux États-Unis, il n'y en a presque aucun qui soit voué exclusivement aux *cultural studies*. Lesquelles sont ainsi partout et nulle part, plus flottantes qu'enracinées, présentes dans tel département en la personne d'un de leurs experts, dans le choix de cet objet d'étude, dans une approche théorique ou dans quelques mots clés » (2003 : 145).

Deux textes peuvent donner un aperçu pertinent des tensions et des débats suscités par cette évolution. Le premier est fourni par la remarquable adresse que Janice Radway prononce en 1998 en qualité de présidente de l'American Studies Association autour de la question « What's in a Name » ? Elle rappelle les débats qui ont parcouru l'association dès ses débuts autour de la tension entre une vision consensuelle d'une civilisation américaine dont les figures de proue étaient des hommes, blancs, de classe moyenne, hétérosexuels, et le refoulement corrélatif d'autres facettes de la civilisation américaine, d'autres figures d'une Amérique plus large spatialement comme Martí, José Rizal, W. E. B. Du Bois, C. L. R. James. Janice Radway précise :

« Je ne suggère pas spécialement que les études américaines doivent être réduites d'une quelconque façon aux *ethnic studies*, ou aux *gender studies*, ou aux *sexuality studies*. Je ne suggère pas davantage que la nation américaine ou le nationalisme américain ne doivent plus être au cœur des études américaines. Ce que je suggère effectivement est plutôt que la notion même de nation américaine, la conception du nationalisme améri-

cain doivent être compris comme des concepts relationnels, c'est-à-dire, comme des objets et/ou des figures précisément construites dans et par un jeu de relations hiérarchiques avec des groupes, des communautés et des nations, définies d'une façon ou d'une autre comme étrangers, autres ou extérieurs » (1998 : note 23).

Elle propose de donner une place centrale à une problématique, à une vision de la civilisation américaine comme « interdépendances intriquées », tissu de *inbetweenness*. Son adresse iconoclaste se clôt d'ailleurs par une réflexion sur un possible changement de nom de l'association (« Association internationale pour l'étude des États-Unis, Association d'études inter-américaines, Société pour les études interculturelles » ?), et par une ferme invite à davantage de commerce théorique avec les sciences sociales plus traditionnelles.

Plus ancienne, la contribution de Henry Giroux, David Shumway, Paul Smith et James Sosnoski pose la question des limites d'une interdisciplinarité. Les disciplines, font-ils valoir en sollicitant Foucault, sont des dispositifs de contrôle, conçus pour « normaliser et hiérarchiser, homogénéiser et différencier » (Giroux *et al.* 1990). Elles définissent à ce titre des limites, un horizon du pensable. Étant les formes d'organisation du travail académique, elles aboutissent à ce paradoxe que pour exister institutionnellement et se faire reconnaître les tentatives de création d'interdisciplines comme les *american studies* n'ont d'autres stratégies de légitimation que de chercher à fonctionner... comme une discipline. Le projet des *cultural studies* doit donc être de briser le moule disciplinaire et sa hiérarchisation des bons objets culturels. Elles doivent offrir à leurs étudiants les armes « d'une analyse continue de leurs conditions d'existence » et donc de « rejeter les préalables des approches disciplinaires traditionnelles de la culture, tel est le prérequis d'une résistance consciente et efficace aux structures dominantes ». Il faut dès lors fonder une *antidiscipline*, partant de la cohérence des comportements humains et non de leur fractionnement aux mains de disciplines cloisonnées. À ce titre, cette antidiscipline a besoin non d'universitaires qui cherchent à se faire reconnaître comme l'aile gauche de leur discipline, mais d'« intellectuels résistants », capables de repolitiser une pédagogie critique, de porter leur force critique dans un espace public qui ne se limite pas aux campus.

### **Contradictions et faiblesses d'une recomposition**

Par-delà leurs différences, ces propos soulignent trois défis auxquels se confrontent les *cultural studies* dans leur version américaine. Le premier est d'assumer une fonction critique et politique, en étant, dans une version haute, un outil de changement social, ou, plus modestement, en explorant les cultures et mondes sociaux refoulés par les forces dominantes des *american studies*. Lié au premier, un second défi consiste à échapper aux logiques disciplinaires, routines et bienséances de l'ordre académique qui fonctionnent comme autant de censures pas toujours conscientes. L'ultime défi, peut-être en forme d'aporie, consiste à gérer la tension entre une ambition fédératrice, une visée d'analyse du culturel comme un fait social total et les problèmes pratiques que posent l'exploration et

l'analyse de pratiques dont l'infinie diversité est fortement soulignée, avec le risque de déboucher précisément sur une balkanisation en une foule de sous-secteurs de recherche.

Il n'est pas certain que ces défis aient été relevés. Reprenant voici quelques années un travail de présentation des *cultural studies* pour en faire un petit livre, nous avons cherché avec Armand Mattelart quels textes « made in the USA » pouvaient y être mis en exergue, au même titre que les *modern classics* que sont devenus *The Uses of Literacy*, *Subcultures* ou *Watching Dallas*. Ce n'est pas forcer le trait que de souligner le côté anxiogène d'une telle quête. Alors que les sciences sociales américaines dominent la production mondiale, définir un canon de leurs grands textes issus des *cultural studies* condamne au laconisme. Il ne s'agit pas d'affirmer « à l'Ouest rien de nouveau ». Des auteurs comme Janice Radway peuvent susciter un fort consensus sur leur apport. La simple lecture des catalogues d'éditeurs et des notes de bas de page des articles manifeste l'immensité d'une production et condamne à l'ignorance le chercheur qui n'investit pas à plein temps ce champ de recherche. Le bilan à suggérer n'est en rien celui d'une vacuité. Beaucoup de contributions de grande qualité existent. Le constat suggéré serait davantage celui de la force persistante des disciplines, voire de la capacité des *cultural studies* à alimenter leur prolifération en dépit de leur ambition. Nombre des auteurs les plus reconnus qui travaillent aux États-Unis et se retrouvent dans les tables des matières des *readers* de *cultural studies* (Appadurai, Butler, Kosofsky-Sedgwick, Soja, Spivak) appartiennent à des disciplines préexistantes (anthropologie et géographie culturelles, *feminist-gender studies*, philosophie). Et si les *cultural studies* ont bien joué un rôle de pont, facilitant la diffusion de leurs textes dans un continuum de disciplines et d'institutions académiques élargi, il n'est pas certain que la cohérence conceptuelle des œuvres associées à cette bannière aille au-delà de questionnements partagés. En d'autres cas, les auteurs de livres qui renouvellent fortement des analyses à portée culturelle (Gartman sur l'automobile, Zukin sur la ville) prennent grand soin de se revendiquer d'une tradition sociologique distincte des *cultural studies*. Si les *cultural studies* version américaines ont donné leur place à des objets injustement méprisés, propulsé l'exploration de nouvelles thématiques et engendré des contributions stimulantes, l'énormité même de leur production a mécaniquement fait naître plus de miniatures sur des objets minuscules, de textes verbeux ou de déclinaisons sur des thèmes convenus que de grandes œuvres. L'appréciation peut sembler sévère. Elle ne vise en rien à remettre en cause la fécondité née d'une vaste effervescence intellectuelle, mais à suggérer une série de problèmes qui peuvent aussi éclairer la réception en France de ces travaux.

Le piège du minuscule, de la « sous-sous-spécialité », constitue une première fragilité de beaucoup de recherches. Ayant travaillé sur le roman d'espionnage, les lecteurs de romans policiers en France ou sur *Les Guignols de l'info*, l'auteur de ces lignes peut protester de sa bonne foi en soulignant qu'il n'est pas d'objets scientifiques sales ou mineurs, et que l'usage disqualifiant de ces épithètes reflète plus souvent des hiérarchies académiques dont il convient de discuter les fondements

sociaux avant de les avaliser. Le souci de réhabiliter des objets méprisés ne peut cependant dispenser d'une série de questions et de démarches préalables : comment « construire » scientifiquement de tels objets, quels protocoles d'enquête adopter pour partir de matériaux précis et réfléchis, quels gains réels de connaissance peuvent engendrer ces recherches ? Au même titre que l'empilement des études sur Machiavel ou les sœurs Brontë interpelle sur les rendements intellectuels décroissants, le franchissement du seuil de 10 000 publications dédiées à Madonna peut aussi être questionné<sup>11</sup>, tout comme la multiplication de micro-disciplines centrées sur un objet étroit (les *fastfood* McDonald) ou constituant en objet autonome chaque combinatoire identitaire observable.

Les difficultés du micro sont fréquemment accentuées par un rapport désinvolte ou inexistant au travail empirique que beaucoup de travaux britanniques avaient su éviter. Il est possible de lire un recueil sur la culture de la consommation dans lequel une majorité de contributions ne repose sur d'autre matériau organisé que les impressions de l'auteur lorsqu'il fait ses courses. On peut entendre en colloque une communication sur le féminisme turc par un chercheur dont la discussion ultérieure révèle qu'il ignore tout de la langue turque. James Carey, l'un des premiers promoteurs des *cultural studies* aux États-Unis, pouvait écrire avec une certaine amertume :

« Quand les *cultural studies* se sont installées dans les départements de littérature, on assista au spectacle d'universitaires littéraires se prononçant sur toutes sortes de sujets – l'économie, la moralité, la population, le crime, la race et l'ethnicité – auxquels ils n'avaient jamais dédié la moindre étude, pas même l'examen le plus cursif de la littérature de base. Et de façon générale, écouter qui que ce soit qui avait étudié ces questions ne les intéressait pas, à moins qu'ils n'aient sauté le pas de l'*ideological correctness* » (in Grossberg, Nelson & Treichler 1992).

Le propos ne cible pas une incompétence particulière des littéraires. Il rappelle la centralité de l'enquête en sciences sociales, et le fait que les compétences qui permettent de dégager les structures narratives chez William Faulkner ne sont pas immédiatement transposables à l'étude de toutes les pratiques culturelles ou styles de vie populaires, sauf précisément à réduire le monde social à un immense jeu d'intertextualités.

L'indifférence à l'enquête s'est souvent combinée dans des travaux de *cultural studies* nord-américains à une *hubris* théoriciste. Elle a pu prendre la forme d'une exégèse marxologique. Plus largement, elle s'est exprimée en surenchère dans une forme de course aux armements théoriques, consistant à solliciter une panoplie de plus en plus variée de grands auteurs (Bourdieu, Derrida, Foucault, Habermas, Luhman, Ricœur, Taylor) souvent réduits – loi de Morley oblige – à leurs énoncés les plus théoriques, les plus abstraits.

Avec l'influence croissante du postmodernisme, ces défauts se sont encore épanouis, combinés à ceux venant d'un radicalisme de campus. Sortant du cadre où elle est féconde – parce qu'elle stimule l'empathie, instille une énergie

11. Cette barre était déjà franchie en 1995 (Davies 1995).

critique... et accepte de confronter ses acquis aux contrôles d'une communauté scientifique ouverte –, la motivation politique est parfois devenue le moyen de poser des réponses avant les questions, de légitimer des travaux peu éclairants par l'alibi de leur radicalité. Patrick Brantlinger (1990 : 18) souligne la vivacité de cette compétition entre des radicaux impuissants, pris dans un jeu dérisoire du *More radical than thou...* Il faut, comme y invite Loïc Wacquant (1997a et b) faire sens de cette radicalité en la reliant à la situation de beaucoup d'universitaires américains, exaspérés du sentiment d'impuissance face au cours politique des années Reagan-Bush, aux manifestations de la révolution conservatrice.

Allusivement évoquées ici ces dérives viennent aussi montrer que ce qu'on a appelé l'affaire Sokal<sup>12</sup> – et qu'on devrait nommer l'affaire « Social Text », du nom d'une revue majeure de *cultural studies* ridiculisée par un canular – n'est en rien un épisode anecdotique, mais condense une pathologie. Le scénario de cette imposture peut être rappelé en quelques lignes. Bernée par un texte combinant la panoplie complète des chics postmodernes et l'annonce par un auteur physicien de ce que ces approches obligeaient sa discipline à plier le genou devant les découvertes des *cultural studies*, *Social Text* a publié un article contenant un tissu de sottises sur la physique. Et l'auteur, Alan Sokal, publia aussitôt dans *Lingua Franca* un autre article exposant la teneur et le succès de l'imposture qu'il venait de réaliser à des fins de test de sérieux. Comme monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, la littérature des *cultural studies* n'est pas avare de « Sokaleries » ignorées. La préface d'un gros « reader » explique ainsi que la famille est un espace social parfaitement adéquat pour illustrer le concept de « champ » chez Bourdieu, énoncé qui vaudrait une note catastrophique à tout étudiant de première année de sociologie. Et la combinaison de certains répertoires du post-modernisme, du militantisme identitaire et de l'érection du minuscule en première pierre d'une discipline nouvelle a suscité un type de textes inédits. Leurs auteurs ambitionnent d'y cumuler les profits de la littérature, de la science et de l'engagement politique, en ne réussissant presque toujours qu'à produire une expression assez pathétique puisque sans prise sur le réel de leur revendication de radicalité.

Il est donc difficile de ne pas percevoir qu'à côté d'œuvres éclairantes ou capables de fécondes provocations, les *cultural studies* nord-américaines englobent des composantes peu conformes à une définition de la recherche comme travail d'enquête où la mobilisation d'un cadre théorique sur des données constituées avec méthode permet de découvrir du caché, de créer un éclairage inédit faisant ressortir des facettes méconnues d'objets ou de faits que l'on croyait familiers. Il peut y avoir là une excellente raison de ne pas magnifier toute importation transatlantique en gage d'ouverture ou de modernité intellectuelle...

12. Pour un résumé de cet épisode voir Cusset (2003 : 11-18), et sur sa réception française Neveu (1998).

## Retour transatlantique, vers l'Europe

### Débarquement sur le continent

Sans qu'il soit toujours possible de définir la part des influences venant de Grande-Bretagne et d'Amérique du Nord, les *cultural studies* vont connaître dans les années 1990 une nouvelle phase d'expansion géographique en s'insérant dans les institutions universitaires de nombreux pays européens. Le lancement en 1998 de l'*European Journal of Cultural Studies* en est une illustration, avec une forte présence finlandaise dans l'*editorial board*, mais aussi des chercheurs allemands, suédois, danois, norvégiens, italiens, néerlandais, espagnols et portugais. Les colloques de *cultural studies* vont se multiplier dans de nombreux pays d'Europe du Sud (au Portugal à l'initiative d'Alvaro Pina) et de l'aire nordique. Selon des modalités qui ne sont pas sans correspondance avec le rôle des départements d'anglais et des *american studies* aux États-Unis, les disciplines littéraires (spécialement les départements de langue et civilisation anglaise et américaine) fournissent les gros bataillons de ces nouvelles recrues<sup>13</sup>. L'*habitus* professionnel de ces relais constitue le support d'une disposition à valoriser fortement une approche métathéorique, textualisante des objets culturels.

Comment rendre compte de cet essor ? L'analyse que propose sur le cas finlandais Pertti Alasuutari (1999) est en partie généralisable. Le chercheur finlandais évoque l'explication que nous avons associée sur le cas britannique à la notion de jachère scientifique. L'anthropologie n'a pas assez tôt réalisé que les « autres » étaient – du fait notamment des phénomènes d'immigration – nos voisins. Les études littéraires n'ont pas su se redéployer sur des productions culturelles passant par d'autres vecteurs que l'écrit. Les sciences sociales n'ont pas toujours perçu assez vite le dépassement des modèles explicatifs liés à la société industrielle. Les *cultural studies* occupent ce vide. Leurs objets et leurs questionnements exercent un fort pouvoir d'attraction sur de nouvelles générations d'étudiants dont les parents n'avaient pas fréquenté l'université. Et la temporalité des processus de « démocratisation » de l'université n'est pas la même dans toute l'Europe, où elle intervient par exemple plus tard dans la péninsule ibérique. Ces publics étudiants nouveaux manifestent des dispositions plus critiques et plus sceptiques à l'égard des valeurs et rituels d'un monde académique qui leur paraît formaliste. Ces modifications morphologiques de la population universitaire enclenchent presque toujours – en particulier lorsque boursiers et nouveaux entrants sont recrutés dans son corps enseignant – un phénomène complémentaire : la remise en cause des objets et hiérarchies académiques. Cette contestation peut fonctionner comme fidélité à son milieu d'origine en revendiquant la dignité et la prise en compte de sa culture. Elle peut s'insérer dans une critique plus directement politique.

Alasuutari souligne également une donnée en apparence paradoxale. Si leur propension au radicalisme politique et au théoricisme peut donner le sentiment

13. Cette tendance est sans doute moins vraie en Europe nordique où le lien opère aussi avec les départements de communication et de *media studies*.

que les études culturelles sont une illustration caricaturale du décalage rituellement reproché aux universités quant à l'adéquation de la formation au marché de l'emploi, leur rendement pratique dément pareille appréciation. L'immense catalogue des formations à la communication, au management interculturel, à la vidéo s'articule de façon très inégale à des gisements d'emplois. Mais l'étude de la production et de la réception des biens culturels, l'analyse des styles de vie contribuent aussi, à travers des parcours combinés à d'autres apports disciplinaires, à diplômer des jeunes qui trouvent à s'employer dans les institutions et industries culturelles, le marketing, les médias, le tourisme, l'urbanisme. Ce qui est, du point de vue du légitimisme académique, suspicion de trivialité sur les objets étudiés peut devenir attestation d'un fonctionnement en forme de « force de réaction rapide » aux besoins d'un marché de l'emploi centré sur les services, la production et la diffusion de biens culturels. Et l'attrait des étudiants pour les modules et formations de *cultural studies* joue alors en faveur des universitaires investis sur ce secteur dans les processus d'allocations de ressources internes au monde universitaire. Comme le remarque David C. Chaney (1994), l'expression galvaudée de *cultural turn* est de portée plus vaste que celle d'un éventuel changement de paradigme dans le monde académique. Chaney soutient que la culture a cessé d'être une composante extraordinaire de la vie sociale (rites, œuvres prestigieuses), pour pénétrer la chair du quotidien. La remarque peut sembler banale, l'anthropologie ayant de longue date proposé une vision plus large, plus extensive du culturel. L'argument de Chaney n'est cependant pas tautologique ou sans portée. L'idée de tournant culturel n'énonce pas simplement que nous sommes en permanence pris dans des « toiles de signification ». Il suggère à la fois une dimension plus réflexive du rapport à la culture, une saturation aussi des objets et comportements les plus prosaïques par des éléments de culture légitime et d'intertextualité culturelle. Le design, la publicité, l'esthétisation des actes de consommation les plus ordinaires en seraient des exemples. L'embellissement contemporain du touriste en « voyageur » (Munt 1994) illustre ce tournant. Le touriste consommait des ultraviolets, de la plage, du pittoresque. Le « voyageur » explore, décode la culture locale. La densité culturelle de son regard lui permet de lester un vestige maya de tout un bagage de lectures savantes, de récits de fiction, de films, de bande-sons, d'articles. L'essor des postes et départements de *cultural studies*, l'introduction de leurs cours dans des formations très diverses (management, tourisme, relations publiques, architecture...) ne sont donc pas totalement étrangers à des logiques associant une « programmation » pédagogique capable d'attirer des effectifs étudiants conséquents, de donner aux bailleurs de fond le sentiment d'un enseignement qui, au-delà de la « communication » serait en prise sur les futurs gisements d'emploi du tertiaire<sup>14</sup>.

14. Il faudrait en ce domaine étudier pourquoi ces arguments – en ce qu'ils concernent l'emploi – n'ont pas eu le même impact en France. On peut relever qu'une partie des formations évoquées ici ont été prises en charge par les IUT, les filières Info-com, noter aussi (sur le mode d'un constat sans explication) l'énorme et singulière attraction des départements et études de psychologie auprès des étudiants français.

L'explication de cette expansion ne peut faire l'impasse sur l'importance essentielle de la variable linguistique (Neveu in Durand 2004 : 225-240). L'anglais, bien plus que le français ou l'allemand ou même l'espagnol, constitue la langue des échanges académiques internationaux. Les programmes d'échanges internationaux des étudiants (Erasmus, ISEP) produisent aussi une puissante incitation – spécialement dans les pays dont les langues sont peu parlées hors de leurs frontières – à l'introduction de cours en anglais dans les formations. Ce fait essentiel donne un avantage concurrentiel aux textes et théories anglophones ou traduites en anglais. Birmingham et les *cultural studies* y ont trouvé une double ressource. Le rayonnement de leurs travaux en est facilité. Au-delà même de cet avantage, ce sont jusqu'aux travaux et recherches produits en français, espagnol ou italien qui trouvent dans les *readers* et outils pédagogiques des *cultural studies* des relais et interprètes (au double sens de traduction, parfois de trahison) vers une circulation internationale accrue, mais recadrée par leur contexte de sollicitation.

### **Le village gaulois, encore ?**

Si la situation des années 2000 est plus contrastée que celle des années 1980, le monde académique français a largement réitéré à l'égard de la version globalisée américanisée des *cultural studies* l'attitude de non-réception qu'il manifestait naguère pour la contribution de Birmingham.

Pourquoi cette continuité ? Le leitmotiv « la place est prise » peut être reformulé. Une barrière majeure à l'importation des travaux anglophones tient à la densité d'une production française appuyée sur des traditions établies. Une large part du spectre des objets et questionnements des études culturelles versions anglophones est occupée en France par la sociologie et l'histoire. La contribution de Bourdieu et des auteurs d'*Actes* a déjà été soulignée. Elle s'est pérennisée entre 1985 et le début des années 2000. Une simple recension des « Unes » de la revue fait relever l'attention portée aux produits culturels « populaires », aux pratiques sportives, au journalisme, à l'édition. Mais ce sont aussi des objets comme les usages sociaux du masculin et du féminin, les formes de « misère du monde », les questionnements sur l'internationalisation de la vie intellectuelle qui émergent. Le dynamisme de la sociologie de la culture française vient aussi des débats critiques que suscite la contestation des contributions liées à Bourdieu, qu'il s'agisse d'en suspecter le légitimisme caché (Passeron & Grignon 1989), d'en suggérer le dépassement dans une individualisation croissante des pratiques culturelles (Donnat 2003 ; Lahire 2004). Du côté historien, des interrogations exprimées dès les années 1970 (Le Goff & Nora 1974) se concrétisent dans l'organisation du réseau de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle, dans le dynamisme du centre de Versailles-Saint-Quentin et de *XX<sup>e</sup> Siècle*. Une forte activité éditoriale occupe, là aussi, le terrain. La vitalité et la reconnaissance internationale de ces deux sous-univers des sciences sociales françaises n'excluent pas des cécités aux apports étrangers. Elles peuvent rendre attentif au fait que toutes les importations n'apporteraient pas en France des choses cachées depuis la fondation du monde.

S'il veut dénoncer l'ignorance, l'argument du provincialisme doit aussi être manié avec plus de prudence qu'hier. Le cas des *reception studies* en est un bon exemple. À travers des numéros de revues (*Hermès*, *Réseaux*), des ouvrages de passeurs (Le Grignou 2003), davantage de travaux anglophones accèdent, avec moins de délais, à la connaissance des chercheurs français, dont certains sont insérés dans des réseaux internationaux de recherche. Une série de recherches, comme celles de Dominique Pasquier sur le rapport des adolescents aux cultures médiatiques (1999, 2005), porte la marque de ce qui est plus une dynamique d'échanges qu'une influence à sens unique. Sans doute peut-on déceler là la trace d'une spécificité française qui n'est pas que blâmable. L'importation d'une (petite) partie des *cultural studies* échappe au syndrome du passeur s'érigeant en propriétaire et seul interprète légitime. Elle s'opère de fait en important en même temps des œuvres et un espace d'échanges critiques autour d'elles, mais aussi en les questionnant à partir d'un patrimoine singulier de paradigmes et d'œuvres nationales qui rend improbables les postures d'épigones, la surenchère dévote. Il faudrait encore, dans une exploration qui dépasse cet article, entrer dans une cartographie des sous-univers académiques, comprendre en détail ce qui freine (le poids de traditions de recherche sémiologique dans les ex-facultés de lettres ?) ou donne des points d'ancrage aux processus d'importation.

Il faut donc donner leur place à des explications d'une non-réception qui ne se réduisent pas à l'argument du provincialisme français, ne fassent pas de celui-ci une explication inexplicable. Ce provincialisme a-t-il disparu ? L'admirable performance des éditeurs français qui ont réussi – hormis deux ouvrages de Judith Butler – à ne traduire aucun titre majeur du panthéon des *cultural studies* entre 1980 et 2003 en fait douter. Quant à l'expérience d'une recherche des abonnements aux revues de *cultural studies* disponibles dans les bibliothèques françaises, elle en dit assez sur la double actualité de la misère des universités et de l'insuffisante ouverture internationale des universitaires français. Ces facteurs de non-réception tiennent au légitimisme crispé d'une large part des défenseurs des humanités traditionnelles, dénonçant la place faite à des objets minuscules ou ignobles quand Cicéron et Marivaux sont négligés, d'autant plus allergiques à ces approches qu'elles réactivent la querelle des Anciens et des Modernes, constituent aussi une offre concurrente sur un marché universitaire où la part des études « classiques » se rétrécit inexorablement. La défiance à l'égard des *cultural studies*, prises comme un symbole de la production intellectuelle américaine, ou « anglo-saxonne », doit aussi à la résistance crispée de nombreux universitaires français à l'idée sacrilège d'introduire des enseignements, ou même une bibliographie, en anglais dans les cursus d'enseignement<sup>15</sup>. La disponibilité de textes en anglais ne

15. Une des conséquences pratiques de cette vision enchantée d'un monde où les êtres avides des Lumières et de culture parlent forcément le français ou brûlent de l'apprendre est de rendre inaccessible l'offre de formation des universités françaises à un public étranger souvent anglophone, jusque dans les anciennes colonies françaises. Ces publics iront dès lors se former au Canada, en Grande-Bretagne ou aux USA, où ils pourront découvrir Derrida, Bourdieu ou Foucault dans des versions et interprétations qui ne seront pas forcément indiscutables.

fonctionne pas ici comme un levier. Dans une ancienne puissance impériale, dont la langue fut longtemps celle des échanges culturels et diplomatiques internationaux, qui revendique en quelque sorte l'intelligence comme un élément du patrimoine national, l'importation du corpus des *cultural studies* est d'un coût symbolique élevé. Elle suppose de prendre acte d'évolutions déplaisantes de la géopolitique des langues, cultures et mondes savants (De Swaan 2001). Leur ouvrir les portes peut revenir à la fois à accepter une redéfinition des frontières et contenus des humanités et des sciences sociales, à reconnaître que le diapason des excellences et élégances intellectuelles fonctionne désormais à Duke ou Los Angeles et non dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, mais aussi à faire la part belle à un agrégat d'œuvres qui malgré leur hétérogénéité font souvent peu de cas de la *doxa* académique républicaine française.

Des raisons pouvant être qualifiées d'idéologiques constituent sans doute la plus grande source de défiance contre les *cultural studies*. L'histoire récente de leur éclatement en une mosaïque de sous-disciplines en a fait une plaque sensible des processus de recomposition identitaire propre à notre modernité. Et, comme une tendance fréquente des contributeurs à ces chantiers est de surenchérir sur leurs objets, de s'en faire les hérauts autant que les analystes, le soupçon, bientôt la dénonciation, trouvaient leur place. Les *cultural studies* seraient le cheval de Troie des hordes multiculturalistes dans l'université et le monde intellectuel. Leur épistémologie serait par principe incompatible avec les valeurs universalistes qui ont fondé la tradition républicaine. Réduisant les individus soit à un trait identitaire (gay, musulman, butch, tamoul), soit à la combinatoire de quelques-uns, ce discours ne dissout-il pas le citoyen, le lien d'appartenance à la *res publica*?<sup>16</sup> La célébration des identités plurielles, la revendication d'associer à chaque culture des droits – même incompatibles avec ceux de « l'homme » – ne constituent-elles pas un défi à l'État de droit, une exaltation du communautarisme dans ses variantes séparatistes ? Et l'on sait, du *Nouvel observateur* au *Figaro*, l'horreur que suscitent ces perspectives dans des secteurs variés du champ journalistique et intellectuel. Comme le relève Marie-Hélène Bourcier (2004) :

« Les *cultural studies* ne sont pas les bienvenues en France parce qu'elles mettent à mal l'idéologie républicaine et ses extensions universalistes [...] qui ont empêché entre autres la phase d'institutionnalisation du féminisme, la phase réflexive du féminisme, la critique du féminisme de classe bien blanc et tout ce qui touche aux politiques des identités et des différences ».

Ces critiques et réticences sont-elles fondées, intelligibles ? Si la question est de savoir si des textes et auteurs de *cultural studies* correspondent à ces traits stigmatisés, la réponse est indéniablement oui. Mais avancer utilement sur ce registre d'analyse supposerait de lever une série de préalables rarement discutés. Les critiques (journalistes, intellectuels de média, parfois universitaires) qui contribuent à la stigmatisation des *cultural studies* en ont-ils une familiarité réelle ?

16. Pour un des rares livres français qui traite de ces questions de façon à la fois informée et rigoureuse, voir Constant (1998).

En ont-ils tout simplement lu un échantillon probant ? Il est probable que ce niveau de familiarité de beaucoup de *gate-keepers* se limite à identifier quelques sous-champs de production (*queer studies*, *chicano studies*) dont les titres sont décodés en attestation de communautarisme ou de menace pour une *doxa* hétéronormative, occidental-centrique. Au demeurant, assigner « les » *cultural studies* à un positionnement quelconque supposerait qu'elles aient aujourd'hui une épistémologie cohérente, des grilles d'analyse univoques, ce qui est à la fois leur faire beaucoup d'honneur et leur infliger beaucoup de simplification. Question subsidiaire : Marx ou Constant ne peuvent-ils rien apporter à la vie scientifique ou intellectuelle parce qu'ils sont « marxiste » et « libéral » ? On peut ne pas suivre Judith Butler et associer sa réflexion à une féconde invite à la révocation des catégories binaires (masculin/féminin, homo/hetero) pour penser sexualité et genres. Et comment ne pas relever ici un registre de disqualification des *cultural studies* qui mobilise très précisément un argument qui leur est simultanément opposé comme un témoignage de leur nocivité : la confusion du scientifique et de l'idéologique, le fait de contribuer à la police d'un politiquement correct ?

### Pour des droits de douane épistémologiques

La persistance d'une faible réception des *cultural studies* en France, par opposition à leur succès dans beaucoup d'autres pays européens, n'est donc intelligible que par la prise en compte d'un ensemble de variables. La réalité d'un provincialisme propre au monde intellectuel d'une ex-puissance impériale de la culture, peu lucide sur sa perte d'influence et sur la fécondité des chantiers scientifiques développés ailleurs, ne doit pas occulter que peuvent exister des raisons plus légitimes, moins inavouables à cette perméabilité. Celle-ci doit aussi à la vitalité des recherches sur les cultures conduites dans le monde francophone. Mais les motifs explicites de disqualification les plus bruyamment exprimés dans l'espace qu'on peut associer à celui des revues et médias intellectuels sont souvent à la fois peu informés, plus idéologiques ou émotionnels que scientifiques. Au-delà de la fréquente indigence de leurs contenus, ces critiques ont aussi eu le gros inconvénient de ne pas laisser la place au déploiement d'une critique proprement épistémologique dont sont redevables beaucoup de travaux des *cultural studies*.

L'enjeu d'une introduction en France des apports de la dernière génération des *cultural studies* gît ici. Lenteurs et combats d'arrière-garde sont désormais impuissants à enrayer un processus qui a pris une vitesse croissante. Les revues propres au champ scientifique multiplient depuis une petite dizaine d'années les numéros spéciaux et thématiques qui permettent de prendre connaissance de l'apport de ces travaux. Ils pénètrent l'outillage conceptuel et les notes de bas de page d'un nombre croissant de textes produits en France, en langue française. Après une première initiative du CADIS en 2001, puis d'autres à Toulouse-Le Mirail et Paris X, c'est le Centre d'études et de recherches internationales (CERI) de l'Institut d'études politiques de Paris qui proposait en mai 2006 un colloque intitulé « Que faire des *postcolonial studies* ? ». L'espace des études « féministes/sur le genre/*queer* » constitue un autre pôle très actif d'importations et de débats. Tant

du côté des littéraires (Société d'études de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle) que des sciences de la communication (Société française des sciences de l'information et de la communication), journées et colloques s'organisent sur les *cultural studies*. Le monde frileux de l'édition française semble entrer dans le mouvement puisqu'il s'est traduit depuis 2003 plus de titres – en majorité produits aux États-Unis – que depuis la fondation du centre de Birmingham : une salve entière de volumes de Butler, mais aussi de premiers titres de Homi Bahba, Donna Haraway, Cornel West, Paul Gilroy.

Dans ce contexte d'ouverture, la hiérarchie des tâches scientifiques pourrait bien se déplacer de la promotion à la sélection, des invites à découvrir vers celles au bon usage. Faire connaître, apprécier, utiliser les *cultural studies* ne saurait être un travail acritique. Redisons-le avec un peu d'insistance : une part significative des travaux portant ce label est aujourd'hui de qualité scientifique médiocre pour des raisons explicitées dans le bilan des travaux nord-américains. Pour être respectable, la volonté de dépasser les couples d'opposition science/engagement, sciences sociales/littérature, objectivation/subjectivité n'y a pas engendré que des hybrides stimulants ou novateurs. C'est aussi beaucoup de verbiages complaisants, de mixtes *cheap* de mauvaise littérature et de recherche sans rigueur, de déclamations radicales-théoriciennes, de montées en généralités libérées de tout effort d'enquête qui sont charriés par le flot. Souligner l'ambiguïté des postures de littéraires s'essayant à explorer une socio-logique du culturel sans familiarité avec la sociologie ne se veut pas disqualification des efforts d'une discipline pour s'ouvrir, mais alerte sur un paradoxe. Les faits sociaux ne s'explorent pas sans « terrain », sans méthodologie spécifique. Si être sensible à la dimension « textuelle » ou « narrative » de nombreuses interactions sociales peut être fécond, le risque est aussi de considérer « les faits sociaux comme des textes », ce qui est précisément méconnaître leurs déterminations premières.

Les mauvais usages des *cultural studies* sont aussi ceux qui les enrôlent dans des stratégies d'hétéronomie au sein des univers savants. Ces usages ont cours en Amérique du Nord ; ils s'esquissent en France. Il est des sollicitations des *cultural studies* qui s'apparentent à un exorcisme contre les puissants du monde académique. La juste critique des enfermements disciplinaires, le plaidoyer pour les objets illégitimes ou sales, l'appel au refus d'une pureté méthodologique<sup>17</sup> paralysante peuvent aussi dériver en apologies d'un *anything goes* mou, en sublimation du choquant ou du confus comme attestation de génie ou de subversion. Les usages des *cultural studies* peuvent être d'associer à des pratiques qui ne répondent ni aux exigences du combat politique efficace, ni à celles d'une recherche féconde, la prétention de les réaliser de concert<sup>18</sup>. Tout se passe comme si, par une ruse de la raison académique, le bon vieil oxymore althussérien de « pratique théorique », qui permettrait hier aux Normaliens de transcender leur temps de bibliothèque en

17. Au sens où Mary Douglas montre que la « souillure » ne tient pas aux propriétés intrinsèques de choses, d'êtres ou d'actes, mais se produit par des actes de stigmatisation et de labellisation des entités qui ne rentrent pas dans les découpages et classements d'une culture, d'une *doxa*.

militantisme d'avant-garde, retrouvait une nouvelle jeunesse dans la prétention radicale à faire des *cultural studies* le vecteur de toutes les subversions.

Avec les *cultural studies*, il faut jouer les jeux de l'import-export théorique, du cosmopolitisme et des hybridations indisciplinées. Mais il faut les jouer en pratiquant sans honte ni réserve les seules formes de contrôle qui soient légitimes dans le champ scientifique : celles de la rigueur des œuvres, de la fécondité des emprunts. Telle est d'ailleurs la posture, combinant ouverture et attention, distance critique et refus du bluff théorique, qui marquait les interventions les mieux informées et les plus attentives à solliciter les théories comme outils d'investigation et non d'intimidation, lors du colloque sur les *postcolonial studies* organisé par le CERI en 2006 (cf. Smouts 2007)<sup>19</sup>. Une théorie se mesure, ne mérite un tel nom, que si elle permet de se confronter à des questions et des objets, de les voir mieux et autrement, non à se gargariser.

Importons pour conclure une remarque de Ted Gitlin, un des meilleurs spécialistes américains des travaux sur la culture des médias :

« Y a-t-il une chance pour une modeste rédemption ? Peut-être si nous imaginons des *cultural studies* avec plus de maturité, moins velléitaires, émancipées du fardeau de s'imaginer comme une pratique politique. Des études culturelles réalistes, assagies s'al-légeraient de prétentions politiques. Elles ne prétendraient pas être de la politique. Elles ne confondraient pas le monde académique et la société globale. Elles seraient moins romantiques sur le monde, aussi sur elles-mêmes. Moins serait plus. Des praticiens plus rigoureux des études culturelles seraient plus curieux du monde qui demeure à étudier et à changer. Nous devrions apprendre plus sur la politique, l'économie, la société, et dans cette démarche, mieux évaluer ce que la culture et les études culturelles ne font pas. Et si nous voulons faire de la politique, organisons nous en groupes, coalitions, forces de pressions, manifestations et tout ce qu'on veut. Faisons de la politique. Ne feignons pas de croire que notre travail d'universitaire est déjà cela » (in Ferguson & Golding 1997 : 37).

*Institut d'études politiques de Rennes*  
*Centre de recherches sur l'action politique en Europe (CRAPE), Rennes*  
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : *cultural studies* – non-réception/*non reception* – culture populaire/*popular culture* – Grande-Bretagne/*Great Britain* – États-Unis/*United States*.

18. À côté de remarques pertinentes sur l'apport des *cultural studies*, le texte en ligne de Marie-Hélène Bourcier (2004), déjà cité, nous semble illustrer ces confusions. Il fait une large place à une rhétorique de l'intimidation. Faire « trembler » les tenants des académismes – catégorie qui englobe tout adversaire institutionnel ou intellectuel – semble la première vertu des *cultural studies*, simultanément identifiées à une forme suprême de l'action politique : « les *cultural studies* sont une manière de faire de la politique par d'autres moyens, c'est-à-dire d'arriver à des niveaux de compréhension du social qui permettent de le modifier ».

19. Voir en particulier les interventions de Jackie Assayag, Jean-François Bayard, Romain Bertrand et Jacques Pouchepadass.

## BIBLIOGRAPHIE

Alasuutari, Pertti

1999 « Cultural Studies as a Construct », *European Journal of Cultural Studies* 2 (1) : 109-115.

Ang, Ien

1985 *Watching Dallas. Soap Opera and the Melodramatic Imagination*. London-New York, Methuen.

Barker, Chris

2000 *Cultural Studies. Theory and Practice*. London, Sage.

Bourcier, Marie-Hélène

2004 « Cultural studies et politiques de la discipline : "Talk dirty to me !" », *Multitudes*. <http://multitudes.samizdat.net/Cultural-studies-et-politiques-de.html>

Bourdieu, Pierre

2001 *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France, 2000-2001*. Paris, Raisons d'agir.

2002 « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales* 145 : 3-8.

Brantlinger, Patrick

1990 *Crusoe's Footprints. Cultural Studies in Britain and America*. New York, Routledge.

Brunsdon, Charlotte &amp; David Morley

1978 *Everyday Television. "Nationwide"*. London, British Film Institute. [Republié avec une seconde enquête : *The Nationwide Studies*, London-New York, Routledge, 1999.]

Calhoun, Craig, Edward LiPuma &amp; Moishe Postone, eds

1993 *Bourdieu. Critical Perspectives*. Chicago, University of Chicago Press.

Center for Contemporary Cultural Studies, University of Birmingham

1982 *The Empire Strikes Back. Race and Racism in 70's Britain*. London, Hutchinson.

Chaney, David C.

1994 *The Cultural Turn. Scene-Setting Essays on Contemporary Cultural History*. London-New York, Routledge.

Constant, Fred

1998 *La Citoyenneté*. Paris, Montchrestien.

Cusset, François

2003 *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris, La Découverte.

Davies, Ioan

1995 *Cultural Studies and Beyond. Fragments of Empire*. London-New York, Routledge.

Delsaut, Yvette &amp; Marie-Christine Rivière

2002 *Bibliographie des travaux de Pierre Bourdieu*. Pantin, Le Temps des cerises.

De Swaan, Abram

2001 *Words of the World. The Global Language System*. Cambridge, Polity Press.

Donnat, Olivier, ed.

2003 *Regards croisés sur les pratiques culturelles*. Paris, La Documentation française – Ministère de la culture et de la communication, Département des études et de la prospective.

Douglas, Mary

1996 *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, La Découverte.

Durand, Pascal, ed.

2004 *Médias et censure. Figures de l'orthodoxie*. Liège, Éd. de l'Université de Liège.

Ferguson, Marjorie &amp; Golding, Peter, eds

1997 *Cultural Studies in Question*. London-New Delhi, Sage.

Frith, Simon

1978 *The Sociology of Rock*. London, Constable.

Garnham, Nicholas & Raymond Williams

1980 « Pierre Bourdieu and the Sociology of Culture : An Introduction », *Media, Culture and Society* 2 (3) : 209-223.

Giroux, Henry et al.

1990 *The Need for Cultural Studies. Resisting Intellectuals and Oppositional Public Spheres*. <http://theory.eserver.org/need.html>

Granjon, Marie-Christine

1985 *L'Amérique de la contestation. Les années 1960 aux États-Unis*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques.

Grossberg, Lawrence, Cary Nelson & Paula A. Treichler, eds

1992 *Cultural Studies, an Introduction*. New York, Routledge.

Hall, Stuart

1973 « Encoding/decoding », in Centre for Contemporary Cultural Studies, ed., *Culture, Media, Language. Working Papers in Cultural Studies*. London, Hutchinson : 128-38. [Trad. franç. : « Codage/décodage », *Réseaux* 1994, 68 : 27-39.]

Hebdige, Dick

1979 *Subculture, the Meaning of Style*. London, Methuen.

Hoggart, Richard

1957 *The Uses of Literacy. Aspects of Working-Class Life with Special References to Publications and Entertainments*. London, Chatto & Windus. [Trad. franç. : *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, 1970.]

1988 *A Local Habitation, 1918-1940*. London, Chatto & Windus. [Trad. franç. : *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1991.]

Kaenel, André, Catherine Lejeune & Marie-Jeanne Rossignol

2003 *Cultural Studies*. Nancy, Presses universitaires de Nancy.

Kenny, Michael

1995 *The First New Left. British Intellectuals after Stalin*. London, Lawrence & Wishart.

Lahire, Bernard

2004 *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte.

Le Goff, Jacques & Pierre Nora, eds

1974 *Faire de l'histoire...* Paris, Gallimard, 3 vol.

Le Grignou, Brigitte

2003 *Du côté du public. Usages et réceptions de la télévision*. Paris, Économica.

McInnes, Colin

1957 *City of Spades*. London, Allison & Busby.

McRobbie, Angela

1998 *British Fashion Design. Rag Trade or Image Industry?* London-New York, Routledge.

Mattelart, Armand & Erik Neveu

2008 *Introduction aux "cultural studies"*. Paris, La Découverte (« Repères »).

Morley, David

1993 *Television, Audiences and Cultural Studies*. London-New York, Routledge.

Munt, Ian

1994 « The "Other" Postmodern Tourism : Culture, Travel and the New Middle Classes », *Theory, Culture and Society* 11 (3) : 101-123.

Neveu, Erik

1998 « Sokal », in Pierre Fiala & Pierre Lafon, eds, *Des mots en liberté. Mélanges*

Maurice Tournier. Fontenay-aux-Roses, ENS  
Éd. : II, 433-450.

2002 « La ligne Paris-Londres des *cultural studies* : une voie à sens unique ? », *Bulletin de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle* 2 : 19-34.

Pasquier, Dominique

1999 *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

2005 *Cultures lycéennes. La Tyrannie de la majorité*. Paris, Autrement.

Passeron, Jean-Claude, ed.

1999 *Richard Hoggart en France. Actes du colloque, Marseille, 1994*. Paris, Bibliothèque publique d'information.

Passeron, Jean-Claude & Claude Grignon

1989 *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris, Gallimard-Le Seuil.

Pavel, Thomas

1992 « Les études culturelles : une nouvelle discipline ? » *Critique* 545 : 731-42.

Radway, Janice

1984 *Reading the Romance. Women, Patriarchy, and Popular Literature*. Chapel Hill, University of North Carolina Press.

1998 « What's in a Name ? », *American Quarterly* 51 (1) : 1-32.

Smouts, Marie-Claude, ed.

2007 *La Situation postcoloniale. Les "postcolonial studies" dans le débat français*. Préf. de Georges Balandier. Paris, Presses de Sciences Po.

Thompson, Edward P.

1963 *The Making of the British Working Class*. New York, Pantheon Books. [Trad. franç. : *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1988.]

1975 *Whigs and hunters. The Origin of the Black Act*. Harmondsworth, Penguin.

Wacquant, Loïc

1997a « Les dessous de l'affaire Sokal : une parodie postmoderne en actes », *Liber* 30.

1997b « Petit précis d'alchimie postmoderne », *Liber* 31.

Williams, Raymond

1974 *Television. Technology and Cultural Form*. London, Fontana.

Willis, Paul

1977 *Learning to Labour. How Working Class Kids Get Working Class Jobs*. New York, Columbia University Press.

Women's Studies Group,  
Center for Contemporary Cultural Studies,  
University of Birmingham

1978 *Women Take Issue. aspects of Women's Subordination*. London, Hutchinson.

Erik Neveu, *Les voyages des "cultural studies"*. — Nées en Grande-Bretagne dans les années 1960-1970, les *cultural studies* ont connu une diffusion planétaire à laquelle la France fait exception. Cet article tente d'en restituer les « voyages », par emprunt aux sciences sociales continentales, traversées Est/Ouest puis Ouest/Est de l'Atlantique. Il invite à ne ramener la diffusion des théories et paradigmes ni à la force intrinsèque des idées justes ni à des effets de mode, mais à prêter attention à l'institutionnalisation des disciplines et mondes académiques nationaux. Il questionne le « provincialisme » intellectuel français, tantôt authentique arriération, tantôt dénonciation commode du refus des modes et radicalismes superficiels.

Erik Neveu, *The Journey of Cultural Studies*. — Born in Great Britain in 1960-1970, cultural studies have spread over the planet, apart from France. The journey made by the social sciences on the continent – from east to west and then from west to east across the Atlantic – is described. The diffusion of theories and paradigms should be reduced neither to the intrinsic force of the « right » ideas nor to « fashion ». Instead, we should pay attention to the institutionalization of disciplines and to national academias. French intellectual « provincialism » is brought under question, sometimes as evidence of backwardness, sometimes as an easy way to criticize, even refuse, superficial, fashionable ideas and radicalisms.